

UN CHANT D'AMOUR POUR LE LIBAN

Roman aux allures de parcours initiatique, « Paradis perdus » décrypte toute la complexité et la séduction du pays. Denis Tillinac l'a lu pour nous.

Le narrateur de *Paradis perdus* a découvert Beyrouth, la ville martyre, au début des années 90. Il fallait la désirer pour apercevoir ses charmes entre ses immeubles éventrés. Ce roman d'apprentissage qu'on suppose autobiographique sur les bords est une histoire de passion amoureuse. Elle serait d'une tristesse désolante sans le sourire de Nathalie. Car la sœur de l'ami connu à Paris, qui avait accueilli l'impétrant à Beyrouth, incarne la beauté et la détresse du Liban. Douce et tendre Nathalie, noble de cœur, héroïne de ce récit où l'on comprend comment un pays de cocagne a sombré dans la tragédie par suite des lâchetés de la France officielle. Car enfin le Liban, esquif de tolérance chahuté par les vents mauvais de l'Histoire dans l'océan de l'islam, ne pouvait survivre sans la protection de la France. Elle l'a protégé jadis, elle l'a imposé en tant qu'État-nation après la séquence du mandat. Osons l'affirmer : il devait sa personnalité à ces valeureux maronites enracinés depuis la nuit

des temps et voués à assurer la coexistence pacifique de la kyrielle de confessions figurant sur les passeports libanais. Hélas, les fedayins d'Arafat (choyés par notre intelligentsia, nos médias et nos diplomates), les Israéliens, les Syriens, les chiïtes du Hezbollah (téléguidés par l'Iran), ont tous conspiré à la destruction du pays du Cèdre au profit des sunnites télécommandés par les pétromonarchies du Golfe. Nos gouvernants, depuis 1975, ont fermé les yeux et ployé l'échine. Les réfugiés syriens (un million et demi) victimes du conflit actuel parachèvent l'agonie d'un Liban où les maronites sont devenus minoritaires, et en voie avancée de marginalisation. Son destin donne à réfléchir sur notre propre avenir. Bref.

Ce récit chaleureux, coloré, émaillé de portraits pris sur le vif et enrichi de dialogue qui éclairent notre lanterne, est un parcours initiatique. Le narrateur atterrit à Beyrouth, s'installe chez ses amis, repart à Paris, revient à ses pérégrinations beyrouthines. Il nous révèle les dédales d'une

ville qui a su lui ensoleiller le cœur en dépit de ses taches de sang et de ses coulées de larmes : il y a une gourmandise de poète dans ses zigzags baladeurs entre les mailles des miliciens et des snipers. Il découvre in vivo le choc des religions, et par les temps qui courent son regard nous déniaise opportunément : le christianisme et l'islam, ce n'est pas du pareil au même, et là-bas l'ère des tolérances semble révolue. On a un peu honte d'être français en lisant les attendus poignants d'une mise à mort préméditée par le « réalisme » géopolitique. La France n'aurait pas dû lâcher le Liban. L'Occident n'aurait pas dû en user comme une variable d'ajustement de ses plans foireux. J'ai connu Beyrouth, ou plutôt je l'ai effleurée avant et après Taïf. Cette lecture m'inspire le désir de la revoir, à mes risques et périls. Triste désir...

■ DENIS TILLINAC

Paradis perdus, de Josselin Monclar, L'Éditeur, 322 p., 19 €.

